

Bull. ATD

17.10.2011

Alençon et Fiers dans l'Orne

# ÉCRIRE POUR MIEUX SE COMPRENDRE ENTRE ADULTES

Depuis 2010, des parents, des enseignants et d'autres professionnels travaillent sur la place des familles pauvres dans l'éducation. Ils ont choisi un outil original : l'écriture.

Dans cette action-recherche intitulée « En associant leurs parents, tous les enfants peuvent réussir », l'écriture s'est imposée comme un outil de changement.

## « On gagnerait à travailler davantage avec les parents dans nos classes »

Une institutrice se rencontrer en décembre prochain. Leur principe repose sur la liberté et le plaisir d'écrire - les fautes importent peu - et sur le non-jugement de l'écriture de l'autre et de la sienne, ce qui est plus difficile. Différents exercices permettent de

« libérer » l'écriture et d'aborder ensuite plus facilement les thèmes proposés à tous : « C'est quoi pour vous réussir ? Racontez une expérience de réussite. C'est quoi, pour vous, aider, être aidé, associer ? Le non-jugement, pour vous, c'est... »

Chacun met ses propres mots sur des termes complexes et retrouve, grâce au climat de confiance et de respect, une parole singulière et partagée.

Les parents écrivent de plus en plus au fil des séances, parfois seuls, parfois dictant leurs mots à un tiers. Tous, à tour de rôle, lisent leur texte à haute voix. L'animatrice de l'atelier les reformule ensuite. Étape essentielle, la reformulation permet à chacun de se sentir écouté et compris et de découvrir la richesse de son écriture.

« Ce que j'écris intéresse les autres... de mes quelques mots on peut dire tant de choses... Je ne pourrais pas l'imaginer avant... »

Ces ateliers favorisent de vraies rencontres, à égalité, là où les relations entre parents, enseignants et professionnels sont parfois moins faciles. Grâce aux ateliers, chacun recherche et trouve ses propres mots, mais aussi ce qui fait sens avec les autres ; chacun retrouve une puissance d'être et d'agir qui produit des effets positifs (tant sur le plan personnel que professionnel) bien au-delà de ces temps d'atelier.

Les partenaires du projet : Les parents, les villes de Fiers et d'Alençon, les Céma de Basse-Normandie, La Sauvegarde de

l'enfance de l'Orne, l'université de Géographie de Caen. • Laurent Dauty, chargé de mission, Communauté d'Agglomération du Pays de Fiers

\*Basé sur l'expertise d'ATD Quart Monde, le projet « En associant leurs parents, tous les enfants peuvent réussir » est coordonné par l'IRDSU (Inter-Réseaux des professionnels du Développement Social Urbain) et se traduit par différentes actions dans plusieurs villes et quartiers en France.

## Pour en savoir plus

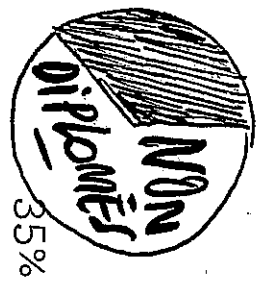
www.irdsu.net / chantier-projet-educatif

« Les parents ont un rôle à jouer pour mettre l'enfant bien dans sa peau pour aller à l'école. Par exemple, lire avec lui dans la vie de tous les jours, plutôt qu'il lise seulement à l'école. » un parent

## Taux de chômage chez les 15-29 ans

Cet écart s'accentue d'année en année.

(source : Insee, 2009)



## REPÈRES

NIVEAU SCOLAIRE  
ET INÉGALITÉS SOCIALES

La France est l'un des pays où le milieu social influence le plus le niveau scolaire. Il joue pour 50 points sur un total de 500 dans un test évaluant la maîtrise de la lecture, selon l'enquête Pisa menée par l'OCDE en 2009 auprès d'élèves âgés de 15 ans. C'est plus que l'Allemagne (44 points), les États-Unis (42) et le Japon (40). Le lien entre origine sociale et difficultés scolaires se retrouve tout au long de la scolarité.

## Au collège

84 % des élèves des sections pour jeunes en difficulté sont issus des catégories sociales défavorisées. Ainsi, le taux de réussite à l'édition 2009 du brevet était de 68,4 % pour les enfants de parents ouvriers contre 94,9 % pour les élèves ayant un ou des parents cadres supérieurs.

Les chances d'obtenir une mention « bien » ou « très bien » varient de un à trois selon le milieu social : 44 % des enfants de cadres sont concernés contre seulement 14 % des enfants dont le responsable légal est inactif. Le redoublement durant le secondaire est beaucoup plus fréquent chez les élèves d'origine modeste que chez les autres. Plus globalement, les études montrent que ces inégalités ne sont pas propres au collège mais s'accroissent depuis les petites classes.

## Au lycée

90 % des enfants d'enseignants observés en sixième en 1995 ont obtenu le bac environ sept années plus tard, contre 40,7 % des enfants d'ouvriers non qualifiés et 27,6 % des enfants d'inactifs. Des études ont par ailleurs calculé que les enfants d'enseignants avaient 14 fois plus de chances d'être titulaires du bac que ceux d'ouvriers non qualifiés.

Le milieu social joue aussi sur le choix des filières. En 2008, 34,6 % des enfants d'ouvriers et 20,3 % des enfants d'employés ont obtenu un bac professionnel, contre seulement 8,1 % des élèves ayant des parents cadres supérieurs.

Les inégalités se creusent avec le temps, malgré la hausse globale du niveau d'éducation. En 1996, un enfant d'enseignant avait 8,5 fois plus de chances d'être bachelier qu'un enfant d'employé de service. En 2002, c'était 17,5 fois plus. Entre 1996 et 2002, les taux d'accès au bac ont même diminué pour les enfants d'employés de service et d'ouvriers non qualifiés.

## Sources

Observatoire des inégalités et ministère de l'éducation nationale.

## Ecole et familles pauvres, dépasser les malentendus

La Journée mondiale du refus de la misère, organisée par ATD Quart Monde, est consacrée cette année à la lutte contre l'échec scolaire. « La Croix » présente quatre initiatives destinées à améliorer les

relations entre l'école et les familles défavorisées. Un thème qui sera au cœur d'ateliers organisés par le mouvement en novembre à Lyon (1). Dans un téléfilm diffusé demain soir sur France 3, Caroline Glorion retrace

le combat du P. Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde, contre la pauvreté (lire en page 4).

(1) Les Ateliers pour l'école sont organisés par ATD Quart Monde du 11 au 13 novembre à Lyon en présence de nombreux chercheurs et acteurs de terrain. RENS. : www.atd-quartmonde.fr

Rendre les parents  
« solidaires »

Trop souvent, l'attitude des familles envers l'école est considérée comme celle de simples consommateurs, qui choisiraient leur établissement en comparant les offres, en recourant au privé ou en contournant la carte scolaire, désormais assouplie. Chez ATD Quart Monde, au contraire, on a fait le pari de la responsabilité et de la fraternité. Pour cela, le mouvement s'appuie

**« Dans une école où tout le monde se ressemble, on est déconnecté des réalités. »**

sur un réseau de « parents solidaires » afin de promouvoir une façon de mieux vivre et étudier ensemble quand on est issu de milieux sociaux différents.

Ces parents ont décidé de scolariser leurs enfants dans l'école de leur quartier. Même si elle a mauvaise réputation. Et même si elle accueille une forte proportion

d'élèves en difficulté. Mère de deux garçons âgés de 4 et 9 ans, Natacha Dutilloy en fait partie. « Dans une école où tout le monde se ressemble, on est déconnecté des réalités. Même si, un jour, on accède à l'élite, on continue à dire des bêtises », veut croire cette habitante de Saint-Michel-sur-Orge, dans l'Essonne. Être parent solidaire, c'est aussi, pour elle, « jouer un rôle de pont entre les familles pauvres et les enseignants, qui nourrissent parfois à leur égard beaucoup de préjugés ».

ATD mène depuis deux ans un projet du même type à Maurepas, un quartier populaire de Rennes. Des parents, pour certains concernés par la grande pauvreté et pour d'autres non, se retrouvent régulièrement avant de rencontrer, ensemble, les enseignants. « Un redoublement de la carte scolaire est venu conforter cette démarche, en incluant dans le périmètre de l'école la plus "ghettoisée" un secteur habité par les classes moyennes », se félicite Benoît Hooge, allié d'ATD.

DENIS PERRON

Aider les élèves  
de lycées professionnels  
à trouver un stage

En lycée professionnel, une partie de l'évaluation porte désormais sur les stages. En clair, pas de stage, pas de baccalauréat. Or il est très difficile, et c'est encore plus vrai depuis la crise, de trouver une place dans une entreprise pour quelques semaines ou quelques mois quand on vient d'une famille défavorisée,

**« Nous ouvrons aux jeunes notre réseau, au besoin nous les accompagnons le premier jour dans l'entreprise. »**

qui ne peut pas s'appuyer sur un réseau de relations et à qui on n'a pas transmis les codes sociaux attendus sur le marché de l'emploi.

Dans bien des cas, le jeune finit par trouver dans une collectivité territoriale un stage « bidon », sans

lien avec le métier qu'il apprend. Pour y remédier, le groupe ATD Quart Monde de Toulouse mène depuis deux ans un projet intitulé « Action stages ». « Nous ouvrons aux jeunes notre réseau, nous les aidons à effectuer les démarches, au besoin nous les accompagnons le premier jour dans l'entreprise », explique Frédérique Pasturel, l'une des « alliées » d'ATD Quart Monde.

C'est le cas de Youssouf qui, en juin 2010, a effectué un stage de maintenance électrique au sein d'un syndicat intercommunal. Ce jeune homme a été très touché par l'accueil qui lui a été réservé par les salariés. À l'occasion d'un grand repas interservices, il a pu discuter de son avenir avec des techniciens et des ingénieurs. « Jamais il n'avait imaginé faire un jour ce type de rencontre », témoigne Frédérique Pasturel. Cette expérience a changé sa vie. Au retour dans sa cité, il n'avait qu'une envie : réussir.

D. P.

Préparer enfants et parents  
à l'entrée en maternelle

Difficile pour toutes les familles, la rentrée en maternelle l'est encore plus pour celles qui ne maîtrisent pas le français ou gardent un mauvais souvenir de l'école. C'est le cas des cinquante foyers accueillis au centre de promotion familiale, sociale et culturelle de Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis). « Les parents, aux parcours scolaires souvent difficiles, ont peur que leurs enfants ne trouvent pas leur place à l'école, alors même qu'ils ne souhaitent que leur réussite », raconte Sandrine Pereira, responsable de la petite enfance.

Pour les aider, le centre propose deux lieux d'accueil : la pré-école communautaire et le pré-pivot culturel. Dans la première, les parents peuvent venir les mardis et jeudis matin, avec leurs enfants de moins de trois ans, partager leurs appréhensions autour d'un café. « Les familles, dont beaucoup de mères, échangent et se soutiennent. Nous les écoutons et nous les rassurons sur l'école et sur leur rôle de parents », ajoute Sandrine Pereira.

Le second lieu accueille les 3-6 ans, sans leurs parents, les mercredis et samedis. « Une fois qu'ils ont mis des chaussures et se sont lavé les mains, nous partageons un goûter servi par les enfants, et organisons

**« Leur apprendre tout ce dont ils ont besoin en maternelle : se concentrer, être autonome, écouter des consignes, ranger après un jeu. »**

des activités, raconte Sylvain Lestien, responsable de cet accueil. Il s'agit de leur apprendre tout ce dont ils ont besoin en maternelle : se concentrer, être autonomes, écouter des consignes, ranger après un jeu. » Cela ne résout pas toutes les difficultés, beaucoup de ces enfants redoublent leur CP, mais c'est un soutien important, apprécié par les familles.

ESTELLE MAUSSON

Redonner confiance  
aux parents par l'écriture

Pour mieux se comprendre, passons par l'écrit : c'est l'idée de l'action « En associant leurs parents, tous les enfants peuvent réussir » menée notamment à Alençon et Fiers (Orne). Tout est parti du constat de la difficulté des parents et des enseignants à communiquer : les premiers, ne parlant pas bien français, n'osent pas se manifester, les seconds ne savent pas comment se faire comprendre. Pour y remédier, les deux communes organisent des ateliers d'écriture réunissant les parents d'un côté et les professionnels de l'action sociale, dont des enseignants, de l'autre.

Les participants sont d'abord invités à décrire une sensation, puis un souvenir, en quelques mots ou quelques lignes. Ensuite, ils doivent écrire ce qu'est pour eux réussir, être aidé ou ne pas porter de jugement. Enfin, chacun lit à haute voix son texte qui est reformulé par l'animateur, non pour être corrigé, mais pour prouver qu'il a été entendu et compris par

tout le monde. Après plusieurs ateliers, les deux groupes se retrouvent pour présenter leur production et échanger.

« Les parents n'ont plus l'impression d'être stigmatisés, et ils reprennent confiance en eux », explique Annie Zakani, chargée de mission sur la politique de la ville à Alençon. Pour Laurent Dauty, chargé de mis-

**Familles et enseignants arrivent ainsi à parler plus facilement de la scolarité des enfants.**

sion famille, enfance, jeunesse, à Fiers, cette expérience permet également aux enseignants de se rendre compte du rapport difficile qu'entretiennent les familles avec l'école en raison de leur propre vécu. Au final, familles et enseignants arrivent à parler plus facilement de la scolarité des enfants.

E. M.



Dans une école du quartier de Maurepas, à Rennes. Ces parents se retrouvent régulièrement avant de rencontrer, ensemble, les enseignants.

**PAROLES  
MARIE  
VERKINDT**

Enseignante  
dans un collège du Nord  
et alliée d'ATD Quart Monde

« Encourager  
la coopération  
entre les enfants »

« Je pense que les professeurs ont un rôle à jouer dans l'aide aux enfants de milieux défavorisés. Ils doivent déjà les convaincre qu'ils sont capables d'apprendre et de réussir. Pour cela, je les fais participer à des projets ambitieux, comme un concours d'écriture avec la classe ou une visite de sa ville à organiser pour une autre classe. Au quotidien, j'explique que chacun a droit à la parole dans la classe et j'encourage la coopération entre les enfants par beaucoup de travail en équipe. En parallèle, et dès le début de l'année, je demande à rencontrer tous les parents d'élèves en groupe ou individuellement selon leur préférence. »

RECUEILLI PAR  
ESTELLE MAUSSON

**ENTRETIEN PIERRE PÉRIER**, maître de conférences à l'université Rennes 2

« L'école doit prendre en compte la diversité des familles »

► Pour le sociologue Pierre Périer, les familles populaires souhaitent une répartition plus stricte des rôles. Aux parents l'éducation. À l'école le scolaire, tout le scolaire, y compris l'aide aux devoirs.

Pourquoi le système scolaire français devient-il de plus en plus inégalitaire ?

**PIERRE PÉRIER** : Les statistiques montrent en effet que les inégalités se creusent. Les meilleurs font plus que jamais la course en tête, tandis que de 15 à 20 % des élèves rencontrent des difficultés scolaires croissantes. Parmi eux, on trouve beaucoup de familles modestes domiciliées dans des quartiers qui ont perdu

leur mixité sociale. Cet entre-soi subi pèse sur l'émulation et le rapport au savoir.

Comment se caractérisent les relations entre les familles populaires et l'école ?

**P. P.** : Quand leurs enfants sont en échec, elles en rejettent la responsabilité sur l'institution – plus que sur les enseignants – en invoquant les classes surchargées. Et, en même temps, elles expriment souvent une forme de fatalisme : « C'est comme ça, mon fils a toujours été mauvais dans cette matière. Comme moi, d'ailleurs. » De fait, il n'est pas rare que la situation des élèves fasse écho au délicat parcours scolaire des parents. Pour préserver le lien familial, ces derniers préfèrent trouver des excuses à leurs enfants.

Comment améliorer la confiance entre parents et enseignants ?

**P. P.** : Plutôt que de confiance, je parlerais de nécessaire reconnaissance mutuelle. La plupart des parents reconnaissent le rôle essentiel des enseignants, sans que ceux-ci en aient conscience. Les familles les plus modestes n'arrivent pas

« Il n'est pas rare que la situation des élèves fasse écho au délicat parcours scolaire des parents. »

toujours à communiquer avec l'école suivant les modalités qu'elle leur impose. Les enseignants leur font passer les informations par écrit, alors que beaucoup ont du mal avec la lecture. De même, ils

tiennent des réunions à des horaires parfois incompatibles avec les emplois des parents : les cadres, en général, parviennent à se libérer, mais pas les femmes de ménage en CDD. Du coup, de nombreux professeurs considèrent une partie des parents comme démissionnaires et les stigmatisent, voire les disqualifient, parce qu'ils s'écartent de la norme qu'eux-mêmes ont unilatéralement fixée.

Comment améliorer la communication ?

**P. P.** : L'école doit expliciter ce qu'elle attend des parents. Ce qui devrait l'amener à réviser ses attentes, puisque nombre de familles ne sont pas à même de les satisfaire. Elle doit, dans sa façon de communiquer, prendre en compte leur diversité. Elle doit aussi anticiper,

ne pas attendre que tombent les premiers résultats pour faire venir les parents à l'école. Enfin, il faut insérer les familles dans un réseau (associations de parents d'élèves, associations de quartier, etc.), ne pas les laisser seules dans une relation asymétrique avec les enseignants. Au-delà de cela, il faut aussi prendre en compte les attentes de ces familles populaires : leur priorité, c'est une complémentarité avec les enseignants. Elles souhaitent qu'on les laisse s'occuper de l'éducation de leurs enfants. Et que l'école se charge, de A à Z, des questions scolaires, y compris l'aide aux devoirs, un facteur d'inégalité sociale dans la mesure où ces familles se sentent souvent démunies face aux apprentissages.

RECUEILLI PAR  
DENIS PERON

**Parcours de jeunes, de l'échec scolaire à la rue**

► La Fédération nationale des associations d'accueil et de réinsertion sociale (Fnars) dévoile une étude en exclusivité pour « La Croix » sur les trajectoires des jeunes en centre d'hébergement. Parmi ces 18-25 ans, plus d'un tiers n'est pas allé jusqu'au bout de la scolarité obligatoire, fixée à 16 ans.

Alexandre, 24 ans, ne sait pas où dormir ce soir. Et quand il évoque son passé, il se voit à l'âge de 12 ans, en classe de cinquième à Toulouse. C'est à cette époque qu'il a décidé de quitter l'école, pour de bon. Il souffre alors de l'absence de son

père, que sa mère n'arrive pas à compenser. Il est issu d'une fratrie de cinq enfants dans laquelle il fallait souvent se serrer la ceinture en fin de mois. L'adolescent se rend à l'école avec les vieux vêtements de ses aînés, et un cartable en cuir d'antan. « J'avais besoin d'attirer l'attention sur moi, je voulais qu'on me regarde, je me suis mis à amuser la galerie, puis à devenir bagarreur », se souvient-il. L'équipe éducative du collège ne parvient plus à le gérer. Il se fait exclure. Sa mère, elle aussi, est dépassée. Il est placé en foyer, d'où il fugue pour vivre l'errance.

Le parcours d'Alexandre est classique. Une étude de la Fnars a mesuré les difficultés rencontrées par

7 613 jeunes âgés de 18 à 25 ans suivis en 2010, répartis dans 142 structures d'accueil. Sur cet échantillon, 2 395 ont arrêté leur scolarité avant 16 ans, soit 31,5 % d'entre eux. Leur niveau de qualification est très faible : 57,76 % ont quitté le système scolaire sans diplôme, et seuls 10,5 % ont passé le cap du baccalauréat. Interrogés sur le principal motif ayant déclenché l'accompagnement social, les jeunes évoquent d'abord la rupture familiale (30,6 %), l'absence de ressources (19 %), et l'absence de logement ou d'hébergement (respectivement 6 et 15 %).

Pour Maryse Bastin, directrice du pôle « adolescents jeunes majeurs » du foyer de Lyon, ces situations difficiles trouvent leur source dans un

ensemble de facteurs. « C'est vrai que ces jeunes ont souvent souffert de pauvreté monétaire, avec un impact important sur l'école, mais elle se cumule avec une pauvreté rela-

**Près de 58 % ont quitté le système scolaire sans diplôme, et seuls 10,5 % ont passé le cap du baccalauréat.**

tionnelle dans la famille, provoquée par un divorce, ou du fait d'une mère isolée qui ne s'en sort plus avec ses enfants », explique-t-elle.

La plupart de ces jeunes se trouvent par la suite en grande difficulté d'accès au monde du travail. Selon

l'étude, 56,4 % de ces 18-25 ans n'ont jamais eu une quelconque expérience professionnelle et, parmi ceux qui ont réussi à décrocher un contrat, seuls 23,4 % ont connu une durée d'emploi supérieure à un an. Pour beaucoup, c'est le dénuement le plus complet : 63,6 % ne vivent sans aucune ressource, qu'il s'agisse d'un salaire, du RSA, des allocations de chômage ou encore d'une allocation de formation. C'est le cas d'Alexandre. Le jeune homme a pourtant multiplié les jobs de livreur de pizza, ou de plaquiste dans le bâtiment. Bientôt, il saura s'il fait l'affaire pour un poste de cuisinier, sur lequel il compte pour avoir enfin de quoi trouver un logement.

JEAN-BAPTISTE FRANÇOIS

(Suite des pages 2-3.)



Dans le téléfilm *Joseph l'insoumis*, Jacques Weber (ci-contre, à gauche) incarne le P. Wresinski (ci-dessus). Les membres d'ATD Quart Monde parlent d'un portrait fidèle à l'esprit, si ce n'est à la lettre, de leur fondateur.

## Le combat de Joseph Wresinski porté à l'écran

► Ancien grand reporter et réalisatrice de documentaire, Caroline Glorion retrace dans « *Joseph l'insoumis* », un téléfilm diffusé demain à 20 h 35 sur France 3, les rudes années du P. Joseph aux côtés des familles du bidonville de Noisy-le-Grand. ► Parmi les comédiens, de grands noms comme Jacques Weber ou Anouk Grinberg, mais aussi des personnes en difficulté.

« Quand on n'a pas les mots pour se défendre, on cogne, on attaque, on fout le feu... Toutes sortes de rages débordent. C'est pour ça que je ne te lâcherai pas avec l'école. Il

n'y a que ça. Il faut que tu aies les mots. » L'adolescent boit les paroles du P. Joseph dont il comprend intuitivement qu'elles représentent la meilleure clé pour sortir de la misère. Dans cette scène poignante du téléfilm de Caroline Glorion, l'abri en bois où l'homme d'Eglise vivait vient d'être incendié mais Joseph Wresinski ne se départit ni de son calme, ni de sa détermination à aider les familles du bidonville de Noisy-le-Grand.

« Ces phrases, le P. Joseph les a sans doute prononcées, assure Bruno Coudere, volontaire permanent d'ATD Quart Monde depuis 1974. Les enfants qui ont grandi dans le bidonville se souviennent qu'il leur bottait les fesses quand ils

trahaient dans le camp au lieu d'aller à l'école. Pour lui, il était capital d'apprendre à s'exprimer, d'accéder au savoir. Quand on possède les mots pour dire ce qu'on vit, on a prise sur le réel. » Lui qui a

**« J'ai le sentiment d'avoir retrouvé l'homme que j'ai connu. »**

bien connu le P. Joseph ne cache pas son émotion au sortir de la projection du film : « Tous les membres d'ATD Quart Monde sont unanimes : le portrait est fidèle à l'esprit, si ce n'est à la lettre. Personnellement, j'ai le sentiment d'avoir

retrouvé l'homme que j'ai connu, à la fois capable d'intuitions géniales, de tendresse pour les familles et de rage face à l'inaction des autorités. »

La justesse de *Joseph l'insoumis* tient beaucoup à la personnalité de sa réalisatrice. Grand reporter pendant treize ans pour France 2, puis réalisatrice de documentaires engagés (sur les travailleurs de l'humanitaire, l'abbé Pierre ou la vieillesse maltraitée), responsable éditoriale du Téléthon, Caroline Glorion est également une « compagne de route » d'ATD Quart Monde depuis trente ans. Elle a côtoyé le P. Joseph jusqu'à sa mort, en 1988, et lui a déjà consacré en 2007 un documentaire, nourri des témoignages d'anciens enfants du bidonville (*Joseph Wresinski, 50 ans de combat contre la misère*).

Pour écrire le scénario de sa première fiction, elle a fouillé les archives du mouvement, transformant des extraits de discours ou d'entretiens en répliques. Puis elle a associé au tournage de véritables personnes en difficulté, rencontrées via le centre social de Bègles (Gironde). « Leur force, leur dignité rayonne », témoigne Jacques Weber qui a endossé la soutane du P. Joseph. Anouk Grinberg, qui incarne une bouleversante mère courage, et lui-même se sont appliqués à « ne pas en rajouter dans l'émotion, à élargir au maximum les dialogues ». « Le corps, le silence sont souvent suffisamment éloquent », assure la comédienne, profondément marquée par sa rencontre avec l'union des figures qui lui conseilla de « se tenir très droit dans le malheur, comme un i, et de regarder ceux qui offensent comme si c'étaient des enfants ».

« Plus qu'un film politique, conclut Caroline Glorion, je voulais faire un film d'action, de combat, porteur d'énergie. Car, si le P. Joseph avait une pensée révolutionnaire, il était physiquement proche des gens. Il se servait autant de ses mains que de son cœur et de sa tête ! »

CÉCILE JAURES

À LIRE : *Joseph l'insoumis*, une aventure cinématographique, qui rassemble les témoignages des acteurs et les photographies d'Élisabeth Roger (Éditions Elytis, 127 p., 15 €).

SÉBASTIEN MARTIN

## Redonner un pouvoir d'agir

Fondé en 1957 dans le bidonville de Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis) à l'initiative du P. Joseph Wresinski, ATD Quart Monde a pour objectif de combattre l'extrême pauvreté. La façon dont a évolué la signification du sigle ATD en dit long sur la philosophie de ce mouvement. D'« Aide à toute détresse », on est passé, en 2009, à « Agir tous pour la dignité ». De fait, ATD Quart Monde entend rendre aux plus démunis - ceux qu'il

nomme « les militants » - leur pouvoir d'agir aux côtés des « alliés », des personnes qui n'ont pas connu la grande pauvreté mais se sentent engagées dans le même combat. Longtemps dirigé en France par la résistante Geneviève de Gaulle-Anthonioz (il est présidé aujourd'hui par Pierre-Yves Madignier), le mouvement est aujourd'hui implanté dans une trentaine de pays, répartis sur tous les continents. Il compte plus de 5 000 alliés et militants.

(publié)

**CE SOIR (OU JAMAIS !)**

Mardi 18 octobre soirée spéciale sur le refus de la misère.  
À la suite du film *Joseph l'insoumis* débat en direct dès 22 h 10.

Toutes les cultures, tous les arts, tous les talents.

France 3

## VU DE GRANDE-BRETAGNE

### Outre-Manche, la pauvreté des enfants repart à la hausse

► 600 000 mineurs sont passés sous le seuil de pauvreté depuis le début de la crise de 2008.

LONDRES

De notre correspondant

La pauvreté repart à la hausse au Royaume-Uni, en particulier pour les mineurs. Selon un rapport publié la semaine dernière par l'Institute for Fiscal Studies (IFS), un centre de recherche économique très respecté outre-Manche, environ 600 000 Britanniques de moins de 16 ans sont passés sous le seuil de pauvreté depuis 2009. Cela porte le total à 2,8 millions. Et selon l'institut, la tendance devrait continuer dans la décennie à venir, en raison de la politique d'austérité mise en place par le gouvernement actuel.

Il s'agit d'enfants vivant dans des ménages au revenu inférieur à 60 % du niveau médian britannique, soit 1 700 £ par mois pour un couple avec deux enfants, selon la définition du seuil de pauvreté retenu par l'étude. Les ménages font face à la pire chute de leur pouvoir d'achat en 35 ans, qui devrait être l'année prochaine inférieure de 7 % à ce qu'il était en 2009, en termes réels, selon le rapport. Avec une inflation à 4,5 % mais une hausse des salaires à 1,5 %, les Britanniques voient leur niveau de vie s'effriter. Les prix de l'essence et du chauffage sont en particulier responsables de ce phénomène. Si tous les Britanniques en subissent les conséquences, ceux qui étaient juste au-dessus du seuil de pauvreté rechutent au-dessous.

### Les ménages font face à la pire chute de leur pouvoir d'achat en 35 ans.

C'est une inversion de tendance, après la longue lutte contre la pauvreté infantile lancée en 1999. À l'époque, Tony Blair annonçait vouloir « mettre fin à jamais à la pauvreté des enfants » d'ici à 2020. La promesse peut alors paraître intenable, d'autant que la Grande-Bretagne est alors le pays d'Europe où la pauvreté des mineurs est la plus répandue : son taux a presque triplé pendant les années 1980 et 1990. Pourtant, un recul de plus d'un quart du taux de pauvreté a été atteint jusqu'à la crise de 2008. Deux éléments y avaient alors contribué : la chute du chômage et l'introduction de crédits d'impôts aux familles pauvres, une aide qui avait l'avantage de ne pas être liée à l'emploi et donc d'inciter à reprendre un travail. Mais depuis 2008, le taux de chômage est passé de 5 % à plus de 8 %. Quant aux crédits d'impôts, ils restent pour l'instant en place, mais d'autres allocations sont supprimées par les mesures d'austérité.